

## NOTES DE LECTURE

**Jean-Pierre Siméon**

**Novembre 2021**

---

J'ai découvert Ada Mondès l'été dernier au festival de la Salvetat-sur-Agout. Bien sûr j'ai été frappé comme tous ceux qui l'entendent dire ses textes par la justesse et la force de sa voix et de sa présence. Mais de bons diseurs ou lecteurs de poésie, il n'en manque pas, n'est-ce pas?, même si peu manifestent la même puissance d'aimantation. Au reste, il arrive plus d'une fois que la qualité de la diction masque des faiblesses d'écriture.

Ce qui m'a donc le plus frappé et retenu, enthousiasmé même, c'est la nature de l'écriture de ses poèmes, son exigence mais aussi le ton, l'élan, la plénitude de sa langue. Sa manière en effet a quelque chose qui ne ressemble pas à tout ce que je lis et entends ordinairement.

Oui, j'aime son écriture ample, ouverte, qui brasse le monde, j'aime son rythme toujours plein mais qui ne nuit ni à la précision ni à la nuance, ce qui est plutôt rare dans les écritures portées par l'oralité. J'aime son univers de grandes traversées, de plein vent, l'appétit de rencontres dont il témoigne. Il y a à chaque Instant une vie intense dans sa poésie, résolument portée vers l'autre et l'ailleurs, une faim insatiable du réel dans tous ses états, ce qui, avouons-le, nous venge de l'habituel ressassement des petits débats intimes ou des méditations à voix basse dans un jardin.

Ada Mondès se situe pour moi dans la lignée des Larbaud, Cendrars, Supervielle, ces mangeurs d'espace adonnés aux mille visages et paysages du monde. Déplacer l'horizon c'est son vœu, elle y réussit parfaitement et dans notre pré carré occidental étriqué, cela fait un bien fou.

Ada Mondès est d'abord une voix qui surgit dans mon oreille  
sur une terrasse ensoleillée de Sète  
elle dit un poème je traverse les steppes avec elle  
elle cavale la vie elle avale les paysages elle dévale les cœurs elle entraille les mots  
elle cisaille les cailloux elle accroche les nuits à sa poitrine comme des galets de  
sorcière  
Ada est un galop de vocables qui disent le monde en déroute en détresse en ivresse  
delà le chaos qui nous ronge  
Ada se relève encore et encore et relève les morts et vénère les vivants et les enroule  
dans sa langue pour une danse sans cesse le désespoir est encore signe d'espoir  
la beauté sauve toujours le fou l'enfant le poète aux failles de la rue que piétinent nos  
indifférences  
le fou l'enfant le poète aux failles de nos vies rapides  
dégorgent les comètes et fulgurent les monades  
Ada nous transperce le cœur des flèches des peuples et des visages qu'elle constelle  
sur son corps ses lèvres sa bouche  
elle les dégorge et nous emporte  
Ada tant que le monde palpite danse encore et encore  
elle ne s'arrête pas elle traverse voyage embrase active sa plume  
et ses paroles sont des cailloux pour nos poches des allumettes pour nos souffles des  
fils pour regonfler nos baudruches crevées et raviver le lien entre notre main et le ciel  
jusqu'au dernier rai de lumière Ada foudroie et clame la vie  
la main tendue le sans-lit le sans-terre le soldat les morts anciens le pestilentiel tous  
trouvent un nid dans la voix de Ada  
qui danse sur une corniche fragile une danse de derviche de la poésie qui tourne au  
seuil du précipice  
et moi je danse avec elle  
merci Ada

C'est lors d'une lecture au festival Voix Vives de Sète je l'ai rencontrée, alors que je connaissais à peine son nom. Ce fut une surprise. J'avais d'emblée été éblouie par cette puissance de tenue en corps et en voix.

D'ailleurs, observez-la sur scène : vous trouverez en elle une harmonie intime, la gravité des mots détourés du corps, la jouissance du verbe bien dit. Elle y met toute sa rage, ses tripes, son orgueil, sa conscience de femme qui sait où elle va, ce qu'elle veut. Les bras forment des cercles, des ondes, ses mains dessinent des figures dans l'air, ainsi s'instaure un engrenage, un mouvement continu de machine à vapeur, d'excavateur, comme si elle voulait fouiller les décombres de notre civilisation, comme si elle voulait affronter l'autre même dans ce qu'il a de dérangeant. Cela est-il prémédité ? Est-ce que cela lui échappe ? Peu importe.

« Je viens de ce pays de sourires tacites entre femmes ».

Elle prend son élan pour dire sans besoin de lire sur son livre ou sur une feuille comme font la plupart des poètes. On dirait que le texte ou le poème parle/marche/chante, s'écrit tout seul dans sa tête. Ces paroles restent gravées dans la chair. On les voit naître, nous survoler. Il se passe quelque chose de physique, de sensoriel à l'écoute. Serait-ce de la sorcellerie évocatrice ? Non, mais il y a dans les pages de cette poète/chanteuse/conteuse-nomade des récits nourris non seulement de vies ordinaires/extraordinaires mais tout l'enchevêtrement des destins. Elle nous soumet cela avec passion, et – chose rare – un vrai supplément d'âme qui accentue l'intensité des mots.

Ce qui fait que Ada Mondès, en « marchant le monde » et en se faisant marcher par le monde, nous tend un savoureux miroir.

La voix d'Ada Mondès porte celles d'un siècle où les guerres ont laissé des stigmates, où les enfants ont parfois grandi trop vite. Une voix qui ne dit pas à demi-mot, une voix qui s'étale sur la page, qui ne connaît pas l'ellipse. Une écriture qu'on lit avec l'oreille, car la lire c'est l'entendre. Une écriture intensément orale. Une langue qui se déverse et chante. Un chant triste et lucide sur le monde. Chant pour les afghans, les iraniens, les échappés de daesh, les exilés, les témoins de génocides ou des dictatures - lorsque *d'autres regardent calmement la mer*. Ada Mondès est de « ceux qui veulent dire dire dire ». Et cela revient en leitmotiv : « j'ai vu ». Une écriture « comme la pluie ça s'en fout ça tombe où ça tombe ». Ada Mondès ne s'en cache pas : « j'écris un peu en vrac ». Mais ce n'est pas si en *vrac* que cela, car Ada Mondès écrit ce qu'elle a à dire. Elle tente de relier le monde à la vie et à l'amour. Les idées se déversent et se bousculent, mais reviennent finalement au soi traversant le monde. Parfois elle semble écrire pour écrire au risque d'égarer le lecteur. Puis non, car écrire est devoir de mémoire. Écrire dénonce les horreurs qui ont traversé notre siècle. Notre seule arme : vivre et s'aimer.

Voix nouvelle : Ada Mondès

Aux derniers jours de 2018, les éditions *Pourquoi viens-tu si tard ?* publiaient une version bilingue (française / espagnole) d'*Alma Mater* d'**Albertine Benedetto**, n° 167, paru à l'automne 2015, de notre collection Polder. La traductrice en était **Ada Mondès**, laquelle renouvelait pour l'occasion une expérience, menée premièrement sur un autre livre d'Albertine Benedetto :

*Gérardmer* (dont j'ai rendu compte dans l'I.D n° 729). Ada Mondès, dans la présentation accompagnant ses propres poèmes dont l'un deux est reproduit ci-dessous, écrit qu'elle *cherche sa langue dans plusieurs, notamment l'espagnol et le français*. Sa bibliographie semble indiquer une plus forte implantation de sa poésie dans les pays d'Amérique latine, d'Équateur à Cuba, qu'en France où elle apparaît malgré tout au sommaire de revues comme *La Lettre sous le bruit*, *Recours au poème*, *Levure littéraire*, *Teste*, *Terre à ciel* et *Terres de femmes*, où elle est active sur la scène poétique, donne lectures et spectacles. *Manifeste de la marge* et *L'Heure zéro* restent pour l'heure des recueils inédits. Plutôt que de fragmenter un de ces longs poèmes, je m'en tiens aujourd'hui à une pièce plus courte, que je peux proposer dans son intégralité. J'avoue être sensible à cette écriture vibrante, gourmande, de célébration.

**Mondès Ada : *Le Droit à la parole*, Bruxelles, maelstrÖm reEvolution**

Voici une plaquette franco-espagnole où la jeune poète s'exprime dans une double langue en arpentant le monde (de l'Équateur au Maroc, de la Russie à Cuba) pour « conter ces vies des autres dans sa voix ». L'altérité est la meilleure façon de revenir vers soi, de se donner un droit à la parole qui implique courage, audace, pour « éroder tout sentiment par frottement petit à petit / comme corde de prisonniers pendus peut-être ».

Ada Mondès va puiser son chant en ce mystérieux point neutre (marque de la grande poésie) où les blessures « s'ouvrent dans la plainte / sans briser l'orgueil de la danse ». Performeuse polyglotte, ses textes conservent toute leur force dans leur partition écrite qui clame l'urgence de la beauté au sein d'une Amérique latine déchirée où « l'exotisme est le faux nom de la misère » qui fait que « tous nous portons des îles brisées en dedans ».

Ce chant d'amour et de mort, porté par « des mémoires d'outre-moi », confine souvent au cri et fait de la vigueur sa poignante réponse à « l'ouvr/t/age ».

\*

**Raphaël Monticelli, poète et critique d'art niçois**  
**Extrait de la postface de *Les Témoins-Los Testigos***

Soudain une voix témoigne : *JE* en fragments multiples dans un monde en fragments, se charge de toutes les voix qui *ne racontent rien, disent tout à la fois...* témoins d'un monde qui nous parvient et nous construit par *toutes ces bribes qui nous traversent / les essais qui construisent nos vies / des histoires qui se racontent partout chaque jour* car *JE est un monde de témoins.*

Et cette voix témoigne en deux langues : *Les Témoins – Los Testigos* est un recueil bilingue. Moins texte et traduction que volonté d'articuler la diversité du monde par la diversité des langues, pour regarder *ses propres mots d'un œil étranger*, pour les lire *avec une bouche étrangère*, deux langues pour *continuer à rencontrer tous ces témoins que nous sommes dans notre langage commun, la langue du poème.* Car c'est bien de poème qu'il s'agit : *Le poème comme réponse à ce qui est imposé.*

Qu'est-ce qui m'a tant bouleversé dans le recueil d'Ada Mondès ? La conscience douloureuse du monde ? L'approche sensible – je devrais dire en sympathie ? – de tout ce qui vit ou survit dans ce monde ? Le regard, attentif, timide... pénétrant ? La parole simple, accrochée aux banalités du monde, dans laquelle explose soudain une image inattendue qui dit le monde comme jamais ? Ce qui m'a bouleversé ? C'est que ce recueil est *de la déchirure d'être*, et qu'il veut dire pourtant que :

*Dans le monde du chaos  
la poésie est refuge  
le monde blanc entre les mots*

**ADA MONDÈS : la passagère de la Caraïbe**  
**par Jean-Pierre Gandebeuf, écrivain**

Un baluchon de colporteur en mains, jaillie telle une fusée Ariane dans les espaces paysagers et urbains de la planète ... lieux bénis, mystérieux ou non d'où il faut s'extraire, en relâchant promptement les rênes, libérée des clichés et des assimilations hâtives, Ada Mondès, la poétesse qui a vu l'aube et les sourires contrits des hommes debout, avant de côtoyer *in fine* le spectre du Covid sans lui faire allégeance ... est une ambassadrice richement pourvue en art poétique, essorée jusqu'à l'os au fil des voyages circumterrestres... mais parcourue de sensations brûlantes et vertigineuses.

Comédienne, chanteuse, récitante, écrivaine ; une vie de nomade qui ne se laisse pas distraire.

*Ma main et ma bouche sont ma manière de voir... je n'ai rien à moi que ma langue et la route derrière.*

C'est dire qu'elle gagne son front à la sueur de son pain, vagabondant crânement entre hémisphère sud et hémisphère nord, au doigt mouillé, éloignée par précaution, de Merlin ... ce filou d'enchanteur. Le reste à l'avenant.

C'est quoi le reste ?

Le cheminement picaresque. Tout ce qui est assigné au vivant échappe à la fixité morbide. Il faut avoir du nerf pour le capter. Ada Mondès n'en manque pas ... c'est ainsi qu'elle déroule son *codex perso* : **l'Invitation au voyage**, en semant des petits cailloux de toutes les couleurs, fractionnés et bons à suivre...

*Les cheveux coupés ras dans une chambre abandonnée, le rosaire de Borobudur , la crête enneigée du Kilimandjaro, les poissons dynamités de Sumatra...*

... sortes d'avant-propos du faste tropical des campagnes latino-américaines - Équateur ou Cuba notamment. Ses propositions artistiques présentées dans l'hexagone couvrent douze pays. Exaltant et sportif.

À la question : *que reste-t-il des voyages après les voyages ... ?* la voyageuse reste droit dans ses bottes : **Écrire debout** résume sa réponse. Ce n'est pas une posture... réclamer une place assise serait indélicat. Il résulte de ce barattement fraternel « *qui ouvre des portes sur les îles* » ... des apartés gourmands... et une kyrielle de rencontres singulières que l'ouvrage *Paysages cubains avec pluie* paru en bilingue aux éditions du petit véhicule – enrichi des encres de Josette Dignonnet – illustre brillamment.



L'immersion chez Fidel le maestro cubain n'est pas sans zones grises. À La Havane où la misère traîne ses chaînes, la poésie a du mal à s'affirmer subversive. L'absurde est contingent, l'angoisse perceptible, l'accueil cordial et les touristes blasés... les samourais de la cylindrée restant stoïques au chevet de leurs Chevrolet moribondes.

Hors narrations, les vidéos oniriques d'Ada Mondès parlent vrai de la « *Vuelta abajo* », cette terre rouge des planteurs locaux de la Caraïbe agenouillés devant les parfums subtils des Cohibas. Arômes corsés, assez terreux pour servir de panthéon au Che ressuscité par la grâce d'une silhouette croisée à l'angle d'une rue ;

*On entend sonner l'ivoire des dominos et les tables se couvrent du jeu noir et blanc de l'ennui ; à l'ombre des flamboyants les heures s'allongent... La mer n'est pas loin.*

Allez, hissons les voiles, le superflu est damné, l'essentiel perçu comme une exigence ...d'Illuminations.

Pourquoi ne pas intégrer au ramdam du train et des bus encombrés, les chansons rimbaldiennes de *la plus haute tour* :

*Elle est retrouvée  
Quoi ?*

*L'éternité  
C'est la mer en allée  
Avec le soleil ...*

\*

« J'ai d'abord écouté quelques textes de ce livre, par l'auteure, au Festival international de poésie de Camps-la-Source, puis j'ai lu ce premier recueil d'une jeune auteure. D'emblée on entend qu'il se passe quelque chose, on sait qu'une voix nouvelle vient d'émerger, ce qui n'est pas rien. Écriture fragmentaire revendiquée pour dire les rencontres, la solitude des vies consommées et consommatrices, esclaves et résignées ; mais pas simplement d'un point de vue socio-critique, non, c'est de la littérature, de la poésie, puisqu'on est emmené, au delà du constat, au-dedans de ce qui se promène de nous dans ce qu'elle croise, avec déjà une lucidité étonnante, une ironie sans concession, et aussi une tendresse bouleversée pour la fragilité des êtres et de leurs sentiments.

Par exemple ceci : [...] *les cafés-comptoirs lisses, bruissant, brumant encore des promesses de la veille*. Je ne sais pas vous, mais personnellement ce genre de formulation m'arrête : *brumant encore des promesses de la veille*, ou comment placer au présent ce que le passé rêve de futur. D'un futur qui sonne déjà déçu. Si cela ne vous est pas poésie, je renonce à vous faire entendre quoi que ce soit. Ada Mondès a beaucoup voyagé et séjourné à l'étranger, et si c'est surtout Paris qui est évoquée ici, c'est Paris d'avant partir et Paris retrouvée, la distance, la manière nouvelle que l'on a de voir les anciennes évidences quand la vie a été passée au filtre des ailleurs.

La langue espagnole ainsi est sa seconde habitation (ou peut-être la première qui sait), une habitation d'errances donc, l'espagnol de l'Amérique latine, une autre langue comme un autre possible, et un possible autre, d'où cette volonté, cette exigence de traduction. L'autre, l'étrangeté inconciliable de l'autre que l'on cherche au fond de soi. Le texte intitulé *Modernité*, placé judicieusement vers le milieu du livre, prend la question de la langue sous l'angle du choix, ce qui est capital : notre époque pressée d'affairistes et d'esclaves préfère les mots qui ne risquent que peu de faire surgir des sensations, source potentielle de désordre ; le poète est celui qui convoque la langue des cinq sens parce qu'il en connaît la puissance, salvatrice ou ravageuse, c'est selon, mais c'est vivre. Avec derrière l'épaule, comme en embuscade, la belle ignorance du temps où l'on était enfant, *Le renouveau permanent. Sans préméditations, sans conséquences*. Mais, dit-elle, *La rencontre, ce n'est que s'il y a collision*. On quittera donc les années protégées au risque des foudroiements et des solitudes, on aura les deux, c'est ainsi, ou bien on ne croisera pas le manque que l'on ignorait. Ce qui serait déjà mourir. Alors il faut *marcher les villes*, s'échapper, prendre chaque jour le soleil pour témoin, et le sourire croisé comme une preuve de vie.

*Des poussières d'étoiles et on s'en va  
puisque toujours il faut s'en aller. »*

*Les Témoins – Los Testigos*, Ada Mondès, traduit du français en espagnol par l'autrice